

Olivier Flournoy

La pulsion de mort, expression du défaut de la libido

Paru dans la Revue française de psychanalyse. Volume 52, Numéro 2, 1988.

Pour citer ce document :

Flournoy, O. La pulsion de mort, expression du défaut de la libido. In: *Revue française de psychanalyse*. Vol. 52, N° 2, 1988. 487-490.

http://www.flournoy.ch/docs/Olivier_FLOURNOY_Articles_1988.pdf

La pulsion de mort, expression du défaut de la libido

Olivier Flournoy

Je n'aime toujours pas la pulsion de mort.

Et pourquoi donc ?

Si la pulsion de mort est un « objet de connaissance » permettant d'affiner nos processus de connaissance du fonctionnement psychique, et si elle est pure spéculation de Freud, c'est-à-dire si elle n'est que concept hypothético-déductif permettant de fructueuses explications de ce qui nous échappe radicalement, pourquoi continue-t-elle à éveiller mon antipathie ?

Si elle nous facilite la compréhension de ce que veulent dire clivage, destruction parachevée, haine et ses conséquences, et surtout de ce que voudrait dire l'absolument indicible, son intérêt théorique devrait alors me suffire.

Ce n'est pourtant pas le cas.

Le fonctionnement psychique suppose un appareil, manière de dire équivalente à l'observation du fait que pour qu'une lampe éclaire, il faut une lampe. Ainsi l'expérience psychanalytique présuppose-t-elle au moins un appareil mental, même hors d'usage. Il s'agirait dans ce dernier cas de le réparer. Mais qu'en est-il d'une telle expérience si cet appareil fait défaut ? Est-on à même d'en offrir un à nos patients ? A mon avis, non. Peut-on leur suggérer de s'en procurer ou de s'en construire un ? Mais à qui donc s'adresser s'il n'y a personne – pas de personne – pour nous entendre ? La pulsion de mort peut alors nous aider à comprendre en dehors de la situation psychanalytique ce manque d'appareil, ce défaut d'analysabilité. Son intérêt serait pré-analytique, ou post-analytique pour expliquer les échecs, et non pas clinique.

D'un point de vue historico-critique, je rappellerai qu'en écrivant *Au-delà du principe de plaisir* Freud se réfère à deux exemples (l'enfant à la bobine et les rêves à répétition des traumatisés) qui font de la pulsion dont il est question une spéculation résolument universelle. Au-delà du principe de plaisir qui gouverne la cure psychanalytique telle qu'on peut la pratiquer avec des gens aptes à se conformer à ses exigences, on peut postuler un couple de pulsions de vie et de mort qui répondrait de tout fonctionnement ou dysfonctionnement humain.

Théorie d'un fonctionnement trop normal ou trop anormal, trop parfait ou trop imparfait, en-deçà pour l'heureux enfant à la bobine qui n'est pas encore en cure, au-delà pour le malheureux traumatisé qui ne peut plus bénéficier d'une cure.

Quel contraste entre ce sombre « Au-delà. » qui marque les limites de l'expérience clinique de Freud, confronté qu'il est avec l'insurmontable destructivité humaine, et sa reprise en main, si l'on peut dire, quand une décennie plus tard il est tout à la joie de s'attaquer aux questions les plus obscures de son travail professionnel à travers *Rêves et occultisme* et de son statut personnel dans *Moïse et le monothéisme*.

Dans ces textes, Freud n'hésite pas à remettre toute sa personne en question, être et avoir. Et si l'occulte, le télépathique, l'invraisemblable, étaient du domaine du possible? Question étonnante pour celui qui sait si bien ce que rêver veut dire. Et si Moïse était égyptien? Question bouleversante s'il en est pour qui est – se croit être? – juif. Questions de vie ou de mort peut-être, mais qui s'adressent à l'analyste même qui se préoccupe de ses patients.

Si je n'aime pas la pulsion de mort, c'est que d'un point de vue formatif, son utilisation clinique me paraît insidieuse et pernicieuse, comme si cette pulsion ne devait s'appliquer qu'à autrui. L'analyste aurait le privilège d'être du côté de la pulsion de vie. Non concerné par la pulsion de mort, il n'aurait qu'à la détecter chez son patient, en dénoncer les méfaits, la déconstruire si tant est qu'elle aurait une consistance. Ce qui fait dire à certains – injustice ou arrogance? – des phrases du genre « *Vous* enviez ma capacité à interpréter, ou à lier (je suis vivant, bon, génial)... votre haine, votre destructivité (cela ne m'atteint pas, voyez mon sein, entendez ma voix calme)... » ou autres sornettes qui viseraient à réaliser chez un sujet qui n'en peut mais, une prise de conscience grâce à un appareil fait de mort pour moitié. Ou, comment dire, à faire porter au patient le fardeau d'un non-appareil-psychique tout occupé à détruire un reste – trace mnésique – de pulsion de vie, lequel reste doit bien être le minimum requis pour qu'il y ait psychanalyse.

C'est pourquoi je ne saurais trop regretter la merveilleuse théorie traumatique en trois temps si elle devait s'éclipser au profit de la pulsion de mort. Merveilleuse car parfaitement spéculative même si fondée sur la séduction la plus concrète qui soit. Souvenons-nous :

Premier temps : un traumatisme exogène précis – sexuel, biologique, ou libidinal, psycho-illogique, ou érotique, matériel-immatériel – laisse une trace mnésique, seul vestige de cet incident pré envahissant. Pré envahissant car aucun sujet n'est là qui puisse comprendre ce qui lui est arrivé. Seule cette trace mnésique, sans mémoire pour s'en souvenir, sans personne pour en témoigner, subsiste insaisissable, impalpable, impensable.

Deuxième temps : un intervalle de temps sans rapport avec la temporalité qui nous est familière, une durée intemporelle qui ne deviendra temps que plus tard, que pour marquer rétrospectivement la séparation du premier et du troisième.

Troisième temps : un incident insignifiant en soi, signifiant sans signifié autre que celui de faire advenir le sujet en l'ancrant dans le temps et l'espace, dans la logique et le normatif : il y a bien un sujet puisqu'il y a eu durée et accident ou marquage, comme en témoigne l'hypothèse de la trace (il y a bien un Sujet puisqu'il vient, ne fût-ce qu'une seconde fois, à sa séance). Voici donc le sujet, et ce sujet a d'emblée un fonctionnement psychique tout à fait particulier, non pas sexualisé mais bien perversi par la sexualité.

Selon cette vision des choses tout sujet une fois « entré en psychanalyse » se trouve d'emblée doté d'un fonctionnement psychique perversi, libidinalement perversi. A la psychanalyse incombe dès lors la tâche de lui restituer un fonctionnement non perversi. Renversement théorique ? Oui, puisqu'il s'agit de défaire cette construction théorique. Marche arrière ? Non, car la psychanalyse devra s'efforcer de déboucher sur quelque chose de totalement inédit si elle veut être cohérente, sur un sujet doté et d'un fonctionnement mental et d'une sexualité ne se perversissant plus l'un l'autre.

Ambition bien modeste vis-à-vis des enjeux universels des pulsions de vie et de mort, mais cliniquement plus que suffisante, me semble-t-il, pour justifier l'entreprise aux yeux d'un psychanalyste.

Si la pulsion de mort est un concept scientifique objectivant qui permet de décrire certains états dits psychotiques ou autres, elle ne peut en aucun cas échapper à l'ambiguïté des sciences humaines ; elle concerne nécessairement tout individu. Qui l'accepte s'en ressent dans sa subjectivité. Il y a ainsi possibilité de glissement du téléologique – prévision des conséquences et finalité programmée de l'instinct de mort – au théologique – prise en compte des effets de la pulsion élevée au rang de principe transcendant, la prévision versant dans la prédiction. Et c'est à ce niveau-là que je vois ses effets pervers chez ceux qui non seulement l'éliminent de leur subjectivité au profit de la pulsion de vie, mais commettent de plus l'erreur de confondre cette dernière avec l'amour, apanage de la libido. D'où l'hypocrisie d'une attitude plaquée de « bonne mère » toute pétrie d'amour, de bonne conscience, de charité bienveillante pour son enfant haineux et destructeur dont les traits mélancoliques sont l'expression vivante de la mort.

À cette compréhension affective biaisée par la sacralisation de la pulsion de mort s'oppose l'intelligence, affective elle aussi, des remises en question, des mises en cause, bref d'une recherche incessante que soulève l'expérience soutenue d'une théorie spéculative des erreurs ou du mal-être originaires, théorie libidinale, traumatique ou de la séduction. Ce n'est que si ces questions se posaient pour ce qui concerne la pulsion de mort que son usage me semblerait fructueux à condition qu'elle ne soit conçue que comme l'expression de la déficience du sexuel, le positif de ce négatif-là.

C'est l'utilisation à fin contre-transférentielle anti libidinale que d'aucuns font de cette pulsion que je récuse.